

APRÈS UNE REPRÉSENTATION DE  
CHATTERTON.

## SONNETS.

## I

A M. ALFRED DE VIGNY.

C'est vrai : l'art de la scène, appauvri, — sans poète,  
Trafiquait de sa voix, ainsi que d'un métal,  
Et, méprisant des mots la pudeur inquiète,  
S'affublait à plaisir d'un langage brutal.

C'est vrai : les purs rayons ne ceignaient plus sa tête,  
On eut dit qu'il était marqué du sceau fatal,  
Mais vous, saisissant l'art abattu de son faite,  
Vous l'avez replacé sur son haut piédestal.

Vous nous avez montré ses formes, — disparues  
Sous des haillons trouvés dans la fange des rues, —  
Vous avez rattaché l'Auréole à son front.

Ne vous arrêtez pas ! — à cette œuvre immortelle,  
Hâtez-vous de donner une sœur aussi belle :  
Critiques, ennemis, tous vous applaudiront.

## II

A MADAME DORVAL.

Seule, de notre temps, vous avez en partage  
Ce talent que Dieu donne à des fronts de son choix,  
L'art de faire réel l'idéal personnage,  
Et de prendre, à son gré, les ames par la voix.

D'autres femmes, dit-on, à qui l'on doit hommage,  
Surent cueillir les fleurs de cet art, autrefois,  
Arracher des bravos au public d'un autre âge,  
Reines, à leur caprice assouplissant les lois.

Le fait est authentique et transmis par l'histoire;  
Je l'ai lu dans maint livre et je veux bien y croire;  
Mais qu'on vienne me dire ou tout haut, ou tout bas,

Qu'elles ont, de leur temps et mieux que vous le faites,  
Compris et rehaussé les œuvres des poètes,  
C'est, madame, vraiment ce que je ne crois pas.

PAULIN LEMAYRAC.

19 février 1855.

## CHRONIQUE DU MOIS.

L'événement du mois, le premier en date, et le plus triste et le plus affligeant, c'est la mort volontaire de Léopold Robert.

Depuis à peine quelques jours, le dernier chef-d'œuvre du jeune et grand artiste nous était arrivé de Venise, lorsque nous avons appris son fatal suicide. Cet acte de désespoir avait d'abord paru inexplicable; on ne savait comprendre comment un homme peut se tuer quand il est jeune et religieux, quand il a du génie et qu'il touche à la gloire; mais depuis, on a murmuré à nos oreilles le mot de cette énigme terrible. Nous voudrions qu'il nous fut permis de dévoiler ce mystère.

Le suicide s'obstine; il ne se contente plus de fasciner les poètes obscurs, il s'adresse maintenant aux têtes les plus hautes. Où doit-il s'arrêter, l'impitoyable?

Nous avons une autre mort à enregistrer, celle du jeune duc de Leuchtemberg, roi de Portugal. Ce n'est pas cette fois une mort volontaire, bien s'en faut, car il court des bruits d'empoisonnement. Il n'y a cependant encore que des soupçons vagues et des assertions peu authentiques. Cette affaire, nous sommes portés à le croire, restera toujours dans l'obscurité, comme ce qui se passa à Saint-Leu. — A Lisbonne, quand on a connu la mort du jeune roi, il s'est manifesté quelques troubles; le lendemain et les jours suivants, l'émeute a joué son rôle. D'habiles agioteurs ont fait courir le bruit à la bourse de Paris que la république avait été proclamée: tout était rentré dans l'ordre.

Puisque nous sommes avec les agioteurs, nous ne les abandonnerons pas, sans parler de l'événement du mois, auquel ils ont prit la plus large part, nous voulons dire les célèbres vingt-cinq millions. Si les ministres et leurs amis ont été les plus forts au scrutin secret, il faut avouer qu'ils avaient été rudement battus dans la discussion. M. Thiers avait en vain essayé, avec sa voix criarde et ses sophismes, de répondre à la parole éloquentes et aux chiffres foudroyants de M. Berrier; M. de Broglie avait trouvé le moyen d'être un orateur plus pâle que de coutume, quand MM. de Fitz-James et Mauguin avaient été plus beaux que jamais. Mais avaient-ils besoin d'être logiques et éloquents, les ministres, quand ils parlaient devant une majorité convaincue, devant des députés qui avaient dans leurs poches les créances américaines?

La chambre des députés a rempli sa tâche, voici venir maintenant le tour de la chambre des pairs. Celle-ci aurait honte de rester en arrière; il lui tarde de pouvoir patager à l'aise dans les eaux bourbeuses du grand procès: le moment approche. Il reste bien encore quelques difficultés à trancher, difficultés qui paraissent sérieuses à plusieurs, mais que la coterie doctrinaire regarde d'un œil dédaigneux; n'a-t-elle pas toujours à son service l'épée d'Alexandre? — En attendant, les préparatifs se multiplient des deux parts. Le gouvernement nomme des geoliers à ses nouvelles prisons, il dépêche courrier sur courrier aux nobles pairs retardataires, les engageant avec toutes les instances possibles à triompher de leurs rhumatismes et de leurs soixante-dix ans; — un malin vieillard a répondu qu'il ne pourrait, malgré toute sa bonne volonté, assister au grand procès, car il prévoyait que sa goutte serait longue cette fois. — De leur côté, les prévenus ne se reposent pas; ils communiquent le plus souvent possible avec leurs conseils: M. l'abbé de Lamennais prend une part active à toutes délibérations. Quelle sera l'issue de tout



cela? nous ne pouvons le savoir; mais ce qu'il ne nous est pas permis d'ignorer, c'est que le pays, toujours attentif et sage, voit avec un vif sentiment de dégoût s'échafauder cette ridicule affaire, qu'il a déjà qualifiée d'un nom qui ne passera pas, *le procès-monstre*.

Au milieu de tous les préparatifs sinistres de la chambre des pairs et des votes de la chambre des députés, Longchamps n'a pas été très bien venu : cela est facile à concevoir. Il est vrai que le temps n'était pas très favorable;—Longchamps a pris d'ailleurs, dans ces dernières années, une direction toute nouvelle. Depuis que les habits et les chapeaux sont stationnaires, les gens du grand monde ne tiennent plus qu'à montrer leurs équipages, et l'on ne jouit à Longchamps que d'un spectacle très monotone; décidément, ces promenades sont en véritable décadence.

Ce qui a été réellement en progrès dans le courant du mois dont nous parlons, c'est la ferveur catholique. Il y avait bien des carêmes que les églises n'avaient été ainsi fréquentées, et la parole de Dieu semée avec autant de bonheur. MM. de Guerry, Cœur et Lacordaire ont attiré la foule à l'Assomption, à Saint-Roch, à Notre-Dame. Les trois orateurs ont fait de nobles efforts et ont réussi : M. Lacordaire surtout. La jeunesse s'est pressée autour de lui avec enthousiasme pour recueillir ses admirables enseignemens; il est si rare de rencontrer un orateur qui ait la parole aussi amicale et touchante, aussi sublime et passionnée que M. Lacordaire.

Il ne faut pas croire que, parce que la foule se portait aux églises, au Palais-Bourbon, à Longchamps, les livres aient retardé leur apparition. Le mois qui vient de s'écouler n'a pas été moins fécond que les précédents, et il a été plus heureux; au milieu des insipides médiocrités auxquelles il a donné le jour, il a vu s'élever l'ouvrage de M. de Lamartine, beau monument qui sera durable. La *Revue de France* lui consacrera un article spécial.

Sur le point d'aller parcourir la Méditerranée, M. Alexandre Dumas, avant de lancer son vaisseau à la mer, a voulu lancer deux in-octavo au public. *Isabel de Bavière* est un roman tout moyen-âge. Ces deux volumes sont au moins en retard de trois ans; ils auraient peut-être réussi en 1832.

Deux belles productions de madame Sand, qui ont déjà été publiées dans les revues, viennent de paraître en deux volumes. *André* et *Leone-Leoni* sont deux ouvrages qui, n'importe le moment auquel ils arrivent, doivent obtenir un beau succès.

Comme d'habitude, les poésies n'ont pas fait défaut pendant le mois. MM. Maynard et Texier ont publié un livre sous ce titre hardi : *En avant!* M. Adolphe Dumas a chanté des vers mystiques dans *la Cité des Hommes*; M. Amédée de Saint-Mandé nous a donné *les Premières feuilles*, et M. Antony Deschamps, *les Dernières paroles*.

Et qu'ont fait les théâtres pendant cette période de trente jours?—L'Opéra, toujours fastueux et grand seigneur, a livré au public sa *Brezilia*.—Les décors sont beaux, les danseuses ravissantes, mais le ballet est insignifiant. Ah! si M. Taglioni n'avait pas sa fille!

Les Italiens nous ont dit adieu. En revanche, M. Fétis a transporté de Bruxelles à Paris ses concerts historiques;—la compensation est bonne, mais pas complète.

A la Porte-Saint-Martin, on a joué *le Monomane* de M. Duveyrier. Il y a dans ce drame des invraisemblances énormes et des beautés du premier ordre. M. Duveyrier est jeune, ardent; il a de l'avenir, pourvu qu'il ne rime pas trop souvent des couplets de vaudevilles.

A propos de vaudevilles, nous dirons que chaque jour du mois a presque produit le sien. Nous ne nommerons que pour mémoire *Charlotte Brown*, qui a été jouée à la

Comédie-Française et qui n'est, comme on l'a dit, je crois, qu'un vaudeville sans couplets; et nous passerons sur le corps des deux pauvres *Pères Goriot*, qui sont deux copies mauvaises d'un assez bon roman, pour arriver à la solennité théâtrale la plus imposante du mois, à la représentation d'*Angélo, tyran de Padoue*.

C'est hier soir qu'a été représenté aux Français le nouveau drame de M. Hugo. C'est une œuvre trop considérable pour que nous nous permettions de la juger en quelques lignes. Après de mûres réflexions nous en rendrons compte dans la prochain numéro de la *Revue*; le seul jugement que nous puissions énoncer aujourd'hui, c'est que si l'action de ce drame n'a rien de bien neuf et de bien saillant, le style est rempli d'étincelantes beautés.

Nous ne pouvons terminer cette chronique sans parler du retour de Frédérick et de la reprise de *Robert-Macaire*. Cette immense bouffonnerie est venue comme un complément indispensable aux événemens du mois d'avril.

P. L.

29 avril 1835.

EN AVANT, poésies par Félix MAYNARD et Edmond TEXIER  
—Aux auteurs.—Nous sommes jeunes, mes chers collègues, et nous devons puiser dans notre amitié inaltérable, la force de nous parler avec une franchise sévère, avec vérité sans restriction. Vous attendiez cela de moi : cette abnégation et ce dédain de camaraderie font honneur à vos heureux caractères, et doivent déjà prévenir en faveur de votre publication.  
—A moi, de me montrer digne de votre confiance.

Le titre du livre est énergique : EN AVANT, indique parfaitement, à mon avis, la pensée qui vivifie l'ensemble de l'ouvrage, pensée d'avenir et de renaissance, si j'ose ainsi dire, dont le besoin et la réalisation se pressentent chaque jour davantage. Vous avez raison, jeunes poètes, ce n'est plus vous, ni la solitude, ni la tristesse, ni les amours qu'il faut chanter : le peuple et l'avenir, ne sont-ce point là d'assez nobles sujets : manque-t-il d'étincelles à tirer de ce vaste foyer.

Il est vrai que la tâche devient alors plus rude, plus difficile, mais la gloire à acquérir est aussi plus noble et plus durable. En de pareils essais, l'œuvre du poète est jugée d'après la hauteur de sa pensée et la portée de sa voix; et dans un travail ardu et de pénible abord, souvent ce qui fut resté sans prix ailleurs compte à son auteur pour une beauté.

Le premier titre affecté au livre, à la pensée en bloc, se subdivise en deux titres simples et complets : le LIVRE DE FELIX MAYNARD, — le LIVRE D'EDMOND TEXIER. Ainsi se trouve simplifiée cette collaboration : A chacun le mérite de ses œuvres : A tous deux seulement, la préface, morceau rapide, plein de sensibilité, de foi, en même temps que de verve. Procédons par ordre. — Le livre de Félix Maynard se présente d'abord. La première pièce, *Venue*, accuse déjà énergiquement le caractère fougueux et enthousiaste de l'auteur. L'allure en est libre, les images hardies, très souvent



## LA FAMILLE RAMBERT.



Il est des drames muets et insaisissables, ignorés pour qui n'y tient pas sa place, et où la société tout entière joue souvent un rôle sans s'en apercevoir; drames du monde où les blessures sont profondes et invisibles, les victimes vraies et inconnues. Dans le monde, il coule moins de sang que de larmes; les agonies n'en sont que plus pénibles, elles sont lentes comme les progrès de la douleur : c'est le règne de la souffrance morale, et plus d'une femme y succombe avant l'âge... Pauvre créature! les plaies de son ame se gangrènent, parce qu'elle les a cachées avec trop de soin : elles rongent ses chairs toutes couvertes de velours et d'or. Alors le mal gagne, le visage reste rose, mais, quand le virus est parvenu au cœur, la malade s'éteint, et on l'enterre sans savoir de quoi elle est morte. Ce n'est pas la faute du médecin. Sa vie a été un mystère, sa mort ne doit pas être comprise. Souvent un seul être vivant pourrait adoucir l'amertume de ce moment suprême, et presque toujours celui-là seul manque auprès du lit de mort.

A ces infortunes, il y a des causes : ces causes sont des fautes, grandes quelquefois, — excusables toujours. Mais charité et indulgence sont des mots inscrits au dictionnaire de la langue, proscrits dans le livre de la civilisation. Les bras ne manquent plus, comme au temps de Jésus-Christ, pour jeter la première pierre à la femme coupable. On est sans pitié, sous prétexte qu'on est sans reproche, et on refuse aujourd'hui le pardon qu'on implorera demain.

L'histoire suivante est un de ces drames.

M. Édouard de Lonny est âgé de vingt-cinq ans : il y en a six qu'il troqua le banc des classes contre l'ottomane des salons, et cette brusque transition fut fertile pour lui en événements variés et romanesques, en plaisirs vifs et purs, mais aussi en chagrins dont les traces se dessinèrent sur son visage. Emporté et confiant comme tous les enfans de son âge, il se livrait à toutes ses impressions cœur et ame, quand souvent la circonstance ne valait ni l'emploi de l'ame, ni l'aide du cœur. Puis, après une longue série de joies et de désillusions

enterrées les unes sous les autres, il fit ce qu'on peut appeler une fin de jeune homme, c'est-à-dire qu'il vint à connaître une femme, vivant seule avec sa sœur, jeune veuve qui avait eu le bon esprit de laisser le monde pour que le monde ne la laissât pas, créature douce et sensible, isolée au sein même de la grande ville, paisible au milieu de la tourmente générale, et par dessus tout capable de sympathie et d'amour. Le quartier où elle avait fixé sa retraite était conforme à ses goûts. Elle demeurait depuis deux ans rue Saintonge, au Marais.

Édouard, après quelque temps d'une existence mondaine et agitée, s'était réfugié dans l'amour de cette femme, comme le naufragé dans un port.

Il y a environ six mois que Marie de Cheveuge (c'est son nom) fut forcée, pour affaires de famille, d'entreprendre un voyage de quelque durée en Angleterre. Une tristesse profonde s'empara des deux amans; mais celle d'Édouard fut plus vive, mieux motivée. Marie, comptant revenir bientôt, avait la douleur du moment et l'espoir de l'avenir; Édouard ne pouvait se défendre d'un pénible pressentiment. Marie était le but de toutes ses pensées; il s'était formé entre lui et elle un rayon de sentimens, de désirs et d'occupation, où il s'était habitué à renfermer sa vie. C'était un lien qui lui avait rendu le calme et qu'il chérissait comme la source de son bonheur. L'idée de le voir brisé l'avait fait trembler... Il lui restait bien la sœur de Marie, Amélie savait seule le secret de leur liaison, et cette espèce de dépôt sacré, dont une prude lui aurait sans doute fait un crime, avait établi entre elle et Édouard un commerce d'amitié tendre et confiante. Marie partit. Les relations d'Édouard avec Amélie occupèrent les premiers jours qui suivirent cette séparation; mais ce genre de vie était loin d'être en rapport avec l'âge et les goûts de M. de Lonny. La présence de Marie suffisait à elle seule pour satisfaire aux élans de cette ame jeune et passionnée, toute avide qu'elle fut d'émotions et de voluptés. Elle n'était plus là. Une nouvelle série d'événemens allait donc devenir indispensable à son cerveau inoccupé. L'occasion ne manque jamais à Paris : elle arriva nécessairement pour Édouard.

Il allait presque faire une seconde entrée dans le monde; et comme ses débuts avaient déjà été pour lui une suite d'avertissemens dont il avait profité, il s'imposa l'obligation d'une observation minutieuse, impartiale, et surtout féconde en leçons salutaires. Pour cela, il fallait du sang-froid, une tranquillité d'ame à toute épreuve : il se promit donc bien de ne chercher à l'avenir dans le monde qu'un spectacle pour ses yeux, une étude pour son esprit. Il sentait bien qu'en deux ou trois ans il était des situations sociales qu'il n'avait pu qu'effleurer; et c'était une tâche intéressante que de lever le manteau sous lequel étaient encore cachés pour lui tant de misères. Le hasard servit merveilleusement son vœu. Un M. Rambert, qu'il avait vu l'année précédente dans plusieurs sociétés bourgeoises, vint à le rencontrer un jour sur le boulevard de Gand. M. Rambert l'entraîna



chez lui et le présenta cérémonieusement à sa famille. La reconnaissance se fit dans toutes les formes, et la connaissance se renoua facilement.

Édouard, pendant le temps qu'il avait ce qu'on appelle vécu, s'était toujours trouvé dans un entourage riche et brillant. Son observation avait généralement porté sur la noblesse du haut faubourg ou l'aristocratie de la Chaussée-d'Antin. Femmes et hommes, titres et fortunes, il avait tout vu, tout mesuré, et il s'était retiré, dégoûté de la petitesse de ces sortes de grandeurs. La famille Rambert offrait à sa curiosité une étude neuve et non encore abordée par lui.

Voici quelques-uns de ses traits principaux :

M. Rambert demeure rue Sainte-Anne, où il habite un logement fort convenable. Il jouit dans tout le quartier d'une considération incontestée. Il n'est pas, dans le voisinage, de négociant bien famé qui ne tint à honneur de l'avoir pour témoin à propos d'un mariage, d'un baptême ou de toute autre circonstance importante de la vie. Sa famille fait partie de cette classe nombreuse et multiforme, dont les membres sont généralement connus sous la dénomination de *braves gens* : ce qui est absolument dépourvu de signification morale, mais ce qui veut dire aussi, en termes moins abstraits, qu'on paie régulièrement son loyer, qu'on n'a pas de dettes chez la boulangère, et qu'on incline poliment la tête en passant devant son portier. La famille Rambert, remplissant scrupuleusement chacun de ces devoirs, s'est dès long-temps concilié l'estime générale. On a peu de données sur sa position pécuniaire et sur son genre d'occupations. M. Rambert, petit agioteur, a usé les premières années de sa jeunesse à amasser péniblement de quoi s'établir : une fois marié, il a rendu grâce au ciel de lui avoir envoyé une femme dont les vues sont aussi étroites, aussi mesquines, aussi resserrées que les siennes; et il est parvenu, à force de persévérance et d'avarice, à se créer un avoir honnête composé des bribes de gain qui ne manquent jamais de rester aux mains du plus mince agent d'affaires, du plus infime spéculateur. A l'époque de cette histoire, l'activité des deux époux prend une autre direction; une seule idée les occupe : c'est l'établissement de leur fille. Deux ou trois sociétés ont été choisies dans l'arrondissement à l'effet de produire les grâces et les mérites de mademoiselle Héloïse. Du reste, il n'existe entre la famille Rambert et le monde aucun rapport de sentiment, aucune relation sociale; elle est sur terre pour être seule, et retranchée derrière une intimité à elle, égoïste, accapareuse, intéressée. La défiance qu'elle a puisée dans sa vie isolée et casanière, lui fait regarder comme piège tendu tout ce qui ne s'adresse pas directement à son utilité personnelle; chacune de ses actions est la conséquence d'un calcul : sa conduite est exacte et réglée comme une page d'arithmétique. Chez elle jamais d'abandon, ni de laisser-aller; jamais de ces élans de sensibilité qu'on découvre dans les âmes les plus usées, mais qui ont du moins subi les épreuves de la pensée

et de la souffrance. M. et M<sup>me</sup> Rambert sont incapables de joie ou de douleur : ils ont des paroles douces et des sourires gracieux à volonté; ils se montreraient sensibles s'ils pouvaient y trouver quelque avantage. Héloïse elle-même, renfermée dans ce cercle étroit où elle a respiré l'éducation et au milieu duquel sa jeunesse s'est développée, n'a qu'une idée aussi : l'idée de ses parens. Et n'allez pas croire qu'il s'y mêle quelque chose de mystérieux et de romanesque, un peu d'amour vague, ou des rêves d'avenir comme il s'en forme ordinairement sous de blonds cheveux. Non. Héloïse ne désire point l'amant qu'une nuit lui a révélé, ce qu'Héloïse veut, c'est le mari que cherche son père; et il n'y a en cela rien que de naturel. Continuellement bornée par cet horizon domestique où deux mots sont écrits en lettres capitales : INTÉRÊT et ÉGOÏSME, son imagination est restée étouffée sous un raisonnement faux et de pure convention. Elle, jeune, et s'ouvrant à peine au jour, n'a pas deviné que toute créature animée a quelque part une sœur qu'elle a mission de chérir et de vivifier par son amour, qu'une âme en veut une autre pour être complète, et qu'il y a au-dessus des discordes de la terre une loi de sympathie et de fraternité qui y plane sans cesse, radieuse et éternelle. Cette atmosphère concentrée, cette vie d'intérieur n'ont pu donner l'être aux qualités tendres dont Héloïse a sans doute le principe en elle-même : le cœur, pour fleurir, a, comme une plante, besoin d'air et de rosée. La rosée et l'air ont manqué au sien. Au lieu de grandir par la tendresse et la charité, il s'est flétri par l'orgueil et l'envie. C'est l'âme qui a vieilli avant de naître : c'est la fleur qui a séché sur sa tige.

Édouard se vit dans la maison de M. Rambert, accablé d'amitiés et de prévenances. Mais il avait fini par trouver qu'on les lui faisait payer trop sans façon, par des actes de présence souvent forcés, par des assiduités quelquefois gênantes pour lui. Il ne se passait pas de jour où M. et M<sup>me</sup> Rambert ne disposassent de lui comme d'une propriété. Du reste, mademoiselle Rambert était une assez gentille personne de vingt-quatre à vingt-cinq ans, blonde, assez blanche de peau, mais d'un ensemble parfaitement insignifiant.

M. et M<sup>me</sup> Rambert trouvaient un plaisir tout particulier à voir leur fille pendue au bras de M. de Louny; aussi n'épargnaient-ils rien pour en faire, s'il était possible, un cavalier en permanence. S'agissait-il d'une promenade, d'une soirée, d'un spectacle, Édouard était tout à coup assailli par les prières mielleuses de la maman et l'invitation bruyante et goguenarde du papa. Si ces moyens étaient inutiles, Héloïse mettait en œuvre son éloquence, qui consistait à lui prendre affectueusement la main, et à lui envoyer un regard qu'elle cherchait vainement à rendre expressif. On conçoit qu'Édouard, absolument libre d'occupations, fit alors pour ainsi dire, abnégation d'une volonté qui n'avait d'ailleurs aucun autre but déterminé.

Une des maisons où se rendait chaque semaine la fa-



mille Rambert, était celle de madame Villiers. C'était une femme blonde, grande et toute gracieuse. Elle n'était ni régulièrement belle, ni absolument jolie, mais nul ne pouvait s'empêcher de dire en la voyant : Elle me plaît. Édouard, conduit chez elle par madame Rambert, avait trouvé dans son entretien tant de charme et de séduction, qu'il s'était, au moyen d'un prétexte adroit, ménagé chez elle l'entrée que ne donne pas à Paris une simple admission à la soirée. A compter de cette époque, ses relations se partagèrent donc entre la maison de M. Rambert et celle de M. Villiers, que ses nombreuses occupations retenaient hors de chez lui presque tout le jour.

Ce nouveau plan de conduite parut contrarier beaucoup Héloïse, et son mécontentement commença à s'exhaler en médisances sur le compte de madame Villiers.

Un jour que la conversation se défrayait sur ce chapitre, modérée dans la bouche d'Édouard, acerbe de la part de mademoiselle Héloïse que M. et M<sup>me</sup> Rambert accompagnaient de leur mieux à l'unisson, madame Villiers entra. Tout se tut. Les physionomies changèrent, l'amabilité se posa comme un masque sur tous les traits, le fiel de la parole avait disparu dans le sourire de la bouche. On se leva et on offrit gracieusement deux chaises aux nouveaux venus, car madame Villiers n'était pas seule. Un petit homme de cinquante-cinq à soixante ans, à l'allure sèche et roide, à l'intuition vive et pénétrante, lui donnait le bras. Sa physionomie, toute de froideur et de sévérité, en saluant les membres de la famille Rambert, s'adoucit subitement à l'aspect d'Édouard. Il l'avait vu deux ou trois fois chez madame Villiers, et il s'était établi entre le vieillard et le jeune homme, je ne sais quel rapport muet d'affection et d'intelligence.

— Vous devez déjà connaître le but de ma visite, dit madame Villiers après avoir embrassé mademoiselle Rambert. — Oui, répondit Héloïse, Henriette m'a fait part de votre projet... C'est donc pour ce soir ?

— Oui, pour ce soir, continua madame Villiers, mais c'est absolument sans cérémonie, entre nous. Je reçois si peu de monde ! Aussi ne fais-je mes invitations qu'avec défiance, tant je crains qu'on ne s'ennuie chez moi.

— Peut-on s'ennuyer où vous êtes ? fit avec satisfaction le gros M. Rambert, en jouant avec sa croix d'honneur. (J'avais oublié de vous dire que M. Rambert est décoré des Cent-Jours).

La sortie de M. Rambert fit faire une grimace au vieux cavalier de la jeune dame.

Le hasard voulut qu'Héloïse jetât les yeux sur Édouard. Absorbé dans une pensée, riant sans doute, car son visage était radieux, il contemplait silencieusement madame Villiers. En vain, pendant que l'entretien continuait entre les autres personnes, Héloïse s'évertua à ramener par ses regards ceux d'Édouard sur elle. En vain, elle se moucha, toussa, frappa du pied. Le jeune homme ne bougea pas.

Madame Villiers, impatiente de mettre fin à une con-

versation qui roulait exclusivement sur le beau temps, la poussière des quais et la naissance des feuilles, se tourna vers Héloïse en lui demandant si elle pouvait compter sur elle.

— Peut-être... répondit Héloïse, en gratifiant ses parents d'un regard filial qui pouvait se traduire par : *Dites comme moi !* — Peut-être... je ne puis vous promettre, — mais je ferai mon possible... n'est-ce pas, maman, que nous ferons notre possible ?..

— Mais, oui... murmura madame Rambert.

— Certainement, amplifia le décoré M. Rambert, dont l'autorité paternelle n'exerçait qu'une influence passive.

— Qui pourrait donc vous empêcher ?..

M. et M<sup>me</sup> Rambert balbutièrent deux ou trois mots inintelligibles...

— Tu sais, maman, répliqua Héloïse, que cette dame, — ce monsieur, — tu te rappelles bien, — qui doivent venir...

— Enfin, interrompit en se levant, madame Villiers, j'ose espérer qu'à moins d'affaire indispensable...

— Et vous, monsieur, ajouta-t-elle, en se tournant du côté d'Édouard, nous ferez-vous au moins l'amitié de venir ? si ces dames étaient forcées de rester chez elles...

— J'aurais eu, répondit Édouard, bien du plaisir à offrir mon bras à ces dames... mais en tout cas, vous pouvez compter sur moi...

— A ce soir, donc.

Madame Villiers se disposa à partir. Le petit vieillard lui donna lestement la main pour la conduire vers la porte, et ils sortirent tout en perdant la moitié des lourdes galanteries que débitait M. Rambert, et sans avoir pris garde à la fureur concentrée que venait de mettre au cœur de mademoiselle Héloïse, la réponse de M. de Lonny.

— Madame Villiers est bien drôle, s'écria Héloïse, quand son père fut rentré, et en cherchant à scruter la pensée d'Édouard. — Dis-donc, maman, as-tu reconnu son chapeau ?

— Certainement ! c'est celui qu'elle avait quand nous sommes allées au salon. Ah ! bon Dieu ! que d'embarras fait cette femme là pour peu de chose !

— Ah ! ah ! ah ! sa soirée ! reprit Héloïse, elle me fait rire avec sa soirée ! il n'y a jamais personne... Elle vient toujours le matin pour nous recommander de ne pas manquer le soir.

— C'est que probablement elle tient à vous, fit observer Édouard.

— Il faut croire. A propos, — le colonel de la légion, M. de Guerchy, donne un bal magnifique après demain, et madame Villiers y va. Oh ! Henriette m'a conté tout ça... Madame Villiers aura une robe de satin bleu foncé, avec un corsage brodé en or, et un béret sur la tête...

— Cela peut être très bien, insinua M. Rambert d'un air fort entendu, mais je doute que ce soit convenable dans la position de madame Villiers. Au reste, toutes



ces femmes là sont de même... Elles vendraient, la veille d'un bal, la garde-robe de leurs maris !

— En tout cas, continua mademoiselle Héloïse, les broderies ont le défaut d'écraser, et les bérêts sont passés de mode...

— Si les bérêts sont passés de mode, interrompit Édouard, il n'en est pas de même de la grâce et de l'amabilité. Et sous ce rapport, je crois que madame Villiers le disputera aux mieux partagées...

— Ça dépend des goûts, — hasarda naïvement madame Rambert...

— Eh bien ! M. Édouard, reprit M. Rambert qui s'apercevait de l'impression désagréable que produisait cet entretien, vous ne dites rien de tout cela, vous ?..

— Excusez-moi, monsieur, mais le terrain où s'est posée la conversation est si peu de ma compétence ! Vous dirai-je mon sentiment ? eh ! mon Dieu ! les jolies femmes ont généralement trop d'ennemis acharnés pour que je veuille en grossir le nombre : d'ailleurs, je pense qu'en fait d'opinions, on ne devrait exprimer que celles qui sont à l'avantage des absents. — Quant à la mienne propre, je la crois trop dénuée de poids et d'importance, pour chercher à la faire prévaloir...

— Vous avez parfaitement raison, fit d'un ton goguenard, le papa Rambert qui voyait fort clairement que sa fille et lui venaient de manquer de tact. Ah ça, vous partez déjà ?

— Quelques ordres à donner chez moi, répondit Édouard, me forcent à vous quitter.

— Eh bien ! adieu, adieu, à ce soir... peut-être... chez madame Villiers.

Édouard s'inclina et partit. Alors il s'établit une sorte de conseil de famille où la fille, le père et la mère, agitèrent fortement la question de savoir s'ils se rendraient ou non à l'invitation de madame Villiers. Les avis furent partagés. Enfin, après avoir mûrement étudié l'effet que produirait leur absence, il fut déclaré à l'unanimité qu'elle serait dangereuse.

— Nous aurions l'air de céder la place, fit Héloïse.

— Madame Villiers serait trop contente, car ce serait une jolie femme de moins, continua madame Rambert en toisant gravement sa fille.

— Oui, cela vaut mieux, dit à son tour M. Rambert. Elle est capable d'enrager en nous voyant.

Cette dernière considération était évidemment du plus haut intérêt, et devant elle il n'y avait plus d'hésitation possible.

Je laisse à penser le mal qu'on se donna ce jour là chez le vieil agent d'affaires de la rue Sainte-Anne. C'est une de ces maisons où les préparatifs d'une soirée occupent plus long-temps que la soirée elle-même.

Vers huit heures, la plus grande partie des invités se pressait déjà dans les petits salons de madame Villiers, que la famille Rambert n'avait pas encore paru. Du reste, on s'occupait peu de son absence, quand on annonça M. Rambert. L'ex-agioteur ouvrait la marche. Son habit, quoique ancien, conservait encore un cer-

tain éclat dû aux soins paternels dont il l'avait entouré, et l'énorme ruban auquel pendait sa croix d'honneur, avait évidemment été renouvelé pour cette circonstance.

La seconde apparition se composait de madame Rambert et de sa fille, qui parurent sur l'horizon à la fois, et sur le même plan. Madame Rambert, quoique douée d'une ampleur assez considérable, faisait l'effet d'un point imperceptible, effacée qu'elle était sous un immense bonnet et une paire de gigots démesurés. Quant à Héloïse, elle était mise assez simplement, mais sa toilette manquait absolument de goût. Dès qu'elle s'aperçut qu'Édouard l'avait précédée chez madame Villiers, son visage exprima le dépit et l'amertume. M. de Lonny s'approcha de la famille Rambert, débita sans suite quelques mots de *plaisir*, d'*agréable surprise*, etc., et revint se placer auprès du petit vieillard que nous avons déjà vu au bras de madame Villiers.

— Eh bien ! demanda M. Bresson à Édouard, quand il fut revenu près de lui, et comme indécis sur le choix d'une conversation ; où en est notre mariage ?

— Lequel ? dit Édouard.

— Parbleu, mon cher ami, le vôtre ; car ce n'est pas le mien, que je sache...

— Et avec qui ?

— Avec la personne que vous venez de saluer.

— Mademoiselle Rambert !

— Allons ! vous faites l'innocent ; mais ce n'est plus un mystère.

— Je veux mourir si je vous comprends... Je n'ai jamais eu moins d'envie de me marier.

— Hé ! hé ! ce n'est pas ce que tout le monde dit.

— Qui a pu faire un pareil mensonge ?

— Je ne sais. Mais je puis vous affirmer que la famille Rambert vous considère comme un gendre. Cela vous surprend, ... je le conçois.... Et si je vous disais que j'ai entendu chez madame Merlin (cette petite dame que vous voyez là, vêtue de blanc), faire le relevé de votre fortune présente et de vos espérances... Si je vous disais qu'on parle, comme d'une chose convenue, de l'établissement de mademoiselle Héloïse avec un jeune homme *fort bien et qui vit de ses rentes*. Le tout en faisant de vous un portrait exact au bas duquel il ne manque plus que votre nom, me croiriez-vous ?

— Dans ces sortes d'affaires, où deux parties si distinctes sont intéressées, répondit Édouard en souriant, une volonté ne suffit pas ; et tant que la mienne ne se prononcera pas, j'ai lieu de croire qu'un pareil projet ne peut être agité sérieusement.

— Vous avez raison, et c'est parler avec sagesse ; mais la chose n'en existe pas moins. Oh ! si vous saviez, mon enfant, combien de malheurs irréparables et de longues infortunes sociales n'ont eu que des causes aussi mesquines ? Si vous saviez combien de mariages à Paris se font ainsi par escamotage, par surprise ; et comment on transforme de simples prévenances en promesses sérieuses, quelques petits soins en engagements solennels.

— De grâce, expliquez-moi...



— Attendez... On n'a pas manqué de dire que vous étiez fort assidu auprès de mademoiselle Héloïse...

— Le beau mérite, répliqua Édouard; je n'avais rien à faire.

— Raison de plus pour qu'on supposât que vous quittez tout pour elle. Grâce à ce que l'on nomme la civilisation, il arrive à certains parens de faire de leurs gendres des dupes qui n'ont pas le droit de se plaindre, et dont ils exigent encore soumission et reconnaissance. C'est ce qu'on voulait faire de vous; je m'en doutais. Cette comédie n'est pas neuve, allez; vous êtes, à ma connaissance, le troisième gendre improvisé de madame Rambert... Je vois que vous ferez comme vos deux prédécesseurs. — Tant mieux, mon ami! tant mieux! — Ce n'est pas que je veuille du mal à cette petite Héloïse, mais... vous n'êtes pas ce qu'il lui faut;... et toutes ces misères ne vont pas à votre taille..

— Mais, monsieur, oserai-je vous demander d'où vient l'intérêt que vous me témoignez.

— Dites l'amitié, M. de Lonny; et ne m'en sachez aucun gré. Il est sur la terre un être angélique et pur dont j'ai adopté toutes les croyances, épousé toutes les sensations, partagé toutes les douleurs; c'est Emma, c'est madame Villiers!

Édouard devint plus attentif.

— Elle vous accorde quelque confiance, vous le savez; j'ai dû vous donner toute la mienne. Ce qui attire son cœur, attire en même temps le mien. Jeune, et du même âge qu'elle, je l'eusse aimée; plus vieux qu'elle de trente ans, je l'ai bercée tout enfant, confiée plus tard à son époux comme un dépôt précieux, et maintenant encore, toute ma vie respire dans la sienne!

— Vous l'aimez donc bien? dit Édouard, qui semblait dévorer les paroles du vieillard.

— Si je l'aime! Oh! plus qu'un père n'aime sa fille. C'est ma passion, ma joie, mon amour! Sans cela, me verrait-on jamais dans le monde, au milieu de cette société que je méprise et à qui je ne sais gré que du mal qu'elle ne me fait pas. Oh! certes, je n'y mettrais pas les pieds! Mais elle y est, elle, mon Emma, mon amie chérie, et je me trouve naturellement sur ses pas.

Édouard serra avec expression les mains du vieillard.

— Car, voyez-vous, je sais ce que je vaudrais dans une soirée; je ne suis pas aveugle, et, Dieu merci, je crois bravement à mon miroir et à mon calendrier: je suis laid et j'ai 60 ans. Dans un bal, je suis ce qu'on appelle un *bouche-trou*, un meuble de remplissage. On m'invite, moi, pour faire la bouillotte, comme on invite la vieille comtesse édentée pour faire tapisserie... Mais, bah! qu'est-ce que ça me fait... Je ne vais nulle part pour personne; je vais partout où va mon Emma; je ne la quitte jamais!

— Qui pourrait ne pas l'aimer? dit Édouard.

— Qui? Monsieur, vous demandez qui? reprit M. Bresson en lui saisissant le bras; mais, tous les gens qui sont ici! tous ces parasites à qui sa maison sert de rendez-vous et de lieu public. Ah! j'aurais vingt mille

livres de rente, Monsieur, que je ne recevrais pas avec qui vive! Je ne verrais personne,... personne!... excepté Emma et son mari. Vous ne savez donc pas qu'on trouve charmans les bals de madame Villier, amusantes ses soirées, délicieuses ses glaces, excellens ses soupers. Mais elle! ah! pardieu! il est bien question d'elle: c'est sa maison qu'on aime! Si, par hasard, on pense à elle, c'est pour critiquer ses manières, blâmer sa conduite, l'appeler coquette, et plaindre son mari; car on prend à Paris un salon pour une auberge; on y recueille le plus de plaisir possible, on y rit, on y danse, on y boit... Quant à l'écot, on en est quitte avec deux ou trois saluts et autant de médisances. — Voilà le monde, et il est partout de même... On ne le croirait pas à le regarder tranquillement de chez soi et à entendre ses éclats de joie. Il faut s'y mêler, être souillé de ses atouchemens, aspirer ses émanations. Alors on s'instruit, on finit par savoir;... la vie ne s'apprend pas par ouï-dire.

En ce moment, on vint offrir des rafraichissemens aux deux interlocuteurs. M. Bresson prit un verre au hasard, il était encore tout ému du feu de son discours.

Le piano se fit entendre. Les quadrilles commencèrent, et le jeune homme resta à sa place.

— Quoi! vous ne dansez pas, s'écria M. Bresson.

— Non, répondit Édouard; je serais obligé d'inviter mademoiselle Rambert,... et je ne pourrais m'y résoudre.....

— Vous allez déterminer une crise dont j'observe les progrès depuis un quart-d'heure, tout en vous parlant, dit en souriant M. Bresson. La petite Rambert est furieuse contre vous, et elle fait tomber tout le poids de sa colère sur cette pauvre Emma, qu'elle croit cause de votre changement. Remarquez l'expression de méchanceté que porte sa figure... — Oh! je ne conseillerais pas à Emma de se mettre mal avec cette petite: son fiel doit être un poison bien dangereux!...

— Vous êtes bien sévère, Monsieur, reprit Édouard; une fille aussi jeune que mademoiselle Rambert!

— Une fille comme mademoiselle Rambert, dit tranquillement M. Bresson, serait, je crois, un modèle d'aménité si elle avait de la fortune et un mari. Mais elle manque des deux; c'est ce qui la rend insupportable. D'ailleurs, pénétrez-vous de cette vérité: Une fille à vingt-cinq ans est déjà *vieille fille*, et partant, ennemie rationnelle de la femme mariée. La position de celle-ci lui rend la sienne odieuse. La femme mariée et la vieille fille vont mal ensemble. L'une semble toujours narguer l'autre et lui dire: J'ai trouvé ce que tu cherches. Il n'y a qu'un moyen de se venger, c'est de médire; et la vieille fille s'en acquitte ordinairement fort bien.

Leur entretien fut de nouveau troublé par une discussion assez vive élevée entre une demoiselle de la société et mademoiselle Rambert. Elle roulait sur le mérite respectif des deux partitions de Rossini: *Il Barbiere* et *la Gazza*. Il fut décidé à l'unanimité que les deux ouvrages étaient admirables; — ce qui est loin de me surprendre; — et que, pour punition, ces deux de-



moiselles seraient tenues de chanter, à la soirée de M. de Guerchy qui devait avoir lieu le surlendemain, l'une, la cavatine du Barbier, et l'autre, le *Di Tanti palpiti*. La *Gazza* ayant eu le désavantage d'être trouvée inférieure par mademoiselle Héloïse, c'est à elle qu'échut la corvée d'étudier le *Di Tanti*. — Madame Villiers, possédant la collection complète des partitions de Rossini, offrit gracieusement à mademoiselle Rambert celle de la *Gazza*. Mademoiselle Rambert la reçut en pinçant les lèvres et en continuant de faire à madame Villiers une moue très significative.

L'heure de se séparer était venue. M. de Lonny n'offrit le bras à personne, et sortit avec M. Bresson, après avoir pris congé du maître et de la maîtresse de la maison, et de mademoiselle Héloïse, à qui son père et sa mère agrafaient chacun un de ses socques.

Édouard reconduisit M. Bresson un bout de chemin, et lui demanda enfin :

— Puisque vous haïssez tant le monde, puisque vous le savez si infâme et si hypocrite, pourquoi ne cherchez-vous pas à en dégoûter madame Villiers ? — Peut-être écouterait-elle ce conseil...

— Certes, mon ami, elle l'écouterait, et c'est pour cela que je ne le lui donne pas ! — Moi, l'empêcher de recevoir, de fréquenter les soirées et les spectacles... Ah ! si j'étais jeune, je ne voudrais pas qu'elle fût seule une journée entière, une heure, une minute... Je ne serais jamais tranquille si je savais qu'elle eût un instant dans le jour pour réfléchir ! — Et je ne suis heureux que quand je la vois, folle, gaie, rieuse, danser comme ce soir, car j'espère alors que la nuit, la fatigue la fera dormir. — Il est vrai, mon ami, que le monde est laid à voir, hideux à connaître... — Mais soyez sûr que l'âme de mon Emma est trop belle pour se gâter à son contact. Son esprit en effleure la surface comme son pied celle d'un parquet. — Je ne crains rien pour elle. — Le bal est plein d'attrait pour l'œil, l'orchestre a mille sons doux et joyeux pour l'oreille... tout cela... c'est du bruit, voyez-vous, le bruit étouffe les souvenirs... et plus que personne, Emma a besoin d'oublier.

Édouard fit un mouvement de surprise.

— Adieu, reprit M. Bresson, à après-demain chez M. de Guerchy...

## II

Le lendemain soir, veille du bal de M. de Guerchy, M. de Lonny reçut un billet anonyme ainsi conçu :

« Monsieur, j'ai besoin de vous parler. Venez demain matin. Je serai seule. Adieu. »

L'écriture de cette lettre était complètement neuve pour Édouard, et nulle initiale ne pouvait même faire soupçonner le nom de celle qui l'avait tracée. Cela n'empêcha pas d'être le lendemain à dix heures à la porte de madame Villiers. Son cœur battait à coups redoublés, comme il arrive ordinairement à un rendez-vous d'a-

mour. — Mais sa curiosité était mêlée de crainte. Enfin, il monte, il entre, et une domestique le conduit dans la chambre de madame où il est prié d'attendre. Il ne fut pas long-temps seul. Madame Villiers le joignit bientôt, et le fit asseoir près d'elle sur son canapé.

Oh ! ce n'était plus la femme des plaisirs et des fêtes, du bal et de la danse. On eût dit à la voir que cette joie vivace qui respirait la veille sur son front, n'était qu'une couche de fard qu'elle mettait ou retirait à volonté. Cependant la fraîcheur de son visage n'y avait rien perdu ; elle était pâle, mais non fanée. On voyait qu'une pensée de désespoir avait seule pu produire un changement, que plus d'une femme doit après un bal, à l'absence de la toilette.

— Vous avez donc pensé que c'était moi qui vous écrivais. Je vous en remercie, dit madame Villiers en serrant une des mains d'Édouard. Je craignais pourtant que vous ne le comprissiez pas...

Édouard était impatient d'apprendre le sujet de cet entretien tant désiré par madame Villiers. Elle s'en aperçut à son anxiété.

— Je vous ai fait venir, dit-elle, parce que j'ai un grand service à vous demander. Un service que vous seul, je crois, êtes en position de me rendre.

— Oh ! parlez, madame, parlez !

— D'abord j'ai une histoire lugubre à vous raconter... mais il faut me promettre qu'après l'avoir entendue, vous ne penserez pas mal de moi... n'est-ce pas ?

— Je vous le jure, s'écria Édouard.

— Je commence. — Il y a de cela, un an. J'étais avec mon mari à la porte Saint-Martin. On donnait, je pense, la *Tour de Nesle*. Vers le milieu de la représentation, un jeune homme de vingt-cinq ans à peu près, vint se placer derrière nous. Je fis d'abord peu d'attention à l'assiduité de ses regards qu'il tenait constamment fixés sur moi. — Pendant un entr'acte, mon gant étant tombé à terre, il se précipita pour le ramasser, et je remarquai machinalement que ses doigts avaient froissé ma main... Était-ce par hasard ou avec intention, c'est ce dont je ne cherchai pas à me rendre compte... Le spectacle fini, nous descendîmes, M. Villiers et moi, et nous prîmes une voiture sur le boulevard... La vue de ce jeune homme ne m'avait laissé aucune trace dans l'esprit, et je l'avais totalement oublié, lorsqu'en descendant de voiture, je l'aperçus immobile à quelques pas de nous. Plusieurs jours se passèrent sans que j'entendisse parler de lui... Enfin je le rencontrai un matin sur le quai Voltaire. Il parut vouloir m'aborder, mais sans doute il changea subitement d'idée, et il s'arrêta pour me voir passer devant lui. Alors il ôta son chapeau et je lui rendis son salut. À compter de cette époque, je n'ai pas été un seul jour sans le voir... Partout, aux promenades, au spectacle, dans les voitures publiques, dans les sociétés même où je croyais le fuir, partout je me retrouvais en face de lui. La surprise avait fini par faire place à l'effroi, et j'avais peur de lui comme d'une apparition... Je n'ai jamais pu comprendre comment il savait aussi exactement où j'allais



chaque soir, ce que je faisais, ce que je projetais... On eut juré qu'il me faisait espionner. M. Villiers lui-même avait remarqué cette persévérance inouïe, mais sans y attacher grande importance. Un matin... mon mari était sorti... j'étais seule dans ma chambre. Un homme y entra... c'était lui! — Je fus frappée de la foudre, je restai anéantie, j'eus comme un vertige, et la raison m'abandonna! — Ce fantôme, qui de loin m'effrayait déjà si fort, il était devant moi, il me touchait, il me parlait... La vision était devenue réalité, le spectre s'était fait homme! Oh! dans ce moment, j'aurais vainement cherché la force de le repousser ou de l'attirer, de refuser ou de vouloir... Alors, il s'assit près de moi, me dit cent choses douces et passionnées, que je ne pus jamais bien me rappeler depuis... A tout cela, je fis des réponses folles, insensées, comme on en fait en rêve, au milieu d'un sommeil de fièvre, et le lendemain, quand il revint à la même heure, je me souvins que j'étais à lui. Depuis ce jour, ses visites continuèrent fréquentes et secrètes... j'avais fini par l'aimer.

Oh! monsieur, pitié! pitié! ne me méprisez pas... un cœur jeune et pur comme le vôtre, doit être tout pardon, tout indulgence... je l'ai pensé, et c'est pourquoi j'ai osé vous faire cette révélation.

En disant ces mots, madame Villiers cacha son front dans ses mains, et plusieurs larmes roulèrent sur sa robe. Elle reprit d'une voix émue :

— Il y avait déjà quelque temps que cela durait. Un jour, Henri me parut plus agité qu'à l'ordinaire. Il devait partir, me dit-il, pour six semaines! et il me déclara qu'il ne partirait pas sans moi. Je lui fis toutes les représentations possibles, je lui parlai de mon mari, — de ma famille. Il prononça quelques paroles sans suite, sa tête parut s'égarer... Alors, il me serra la main fortement, et me dit tranquillement : Si ce soir à cinq heures, je n'ai pas reçu de vous, par écrit, l'assurance que vous me préférez à tout, et la promesse de me suivre dès demain, je viendrai ici à cinq heures et demie... vous serez à dîner. Je frotterai à deux reprises mes pieds sur la natte de paille qui est à la porte, et je tousserai assez fort pour que vous m'entendiez : je sonnerai... si c'est votre mari qui m'ouvre, je commencerai par le tuer et me tuerai après. — et puis, il me laissa seule... Cette journée fut pleine d'angoisses et de désespoir. Je ne savais à quoi m'arrêter... tantôt je redoutais qu'il n'eût dit la vérité, tantôt je me persuadais qu'il n'avait voulu que m'effrayer... Enfin, l'heure se passait, j'écrivis un mot à tout hasard. Voici comment il était conçu : *Cher Henri, je t'aime, et tu veux que je te déteste. N'as-tu pas assez obtenu de mon amour? que veux-tu? parle. Tai-je habitué à des refus? Oh! s'il est vrai que tu sois forcé de partir, pars, Henri, mais reviens vite. Peut-être ne serons-nous pas toujours forcé de nous cacher. Adieu.*

*Signé en toutes lettres : Emma VILLIERS.*

Faute d'en trouver un autre, j'écrivis ce billet sur le dos d'un papier qu'Henri m'avait remis le matin, et où

il avait tracé à ta hâte quelques vers qui parlaient de son départ.

J'allais l'envoyer quand M. Villiers rentra. Il venait de donner des ordres à ma domestique. Elle était sortie et je ne pouvais plus descendre... Mon sang se refroidit dans tout mon corps, et à partir de ce moment, je ne vis plus, je n'entendis plus. On se mit à table, et on me crut malade parce que je ne mangeais pas. On servit le dessert... Il était cinq heures et demie... Un bruit de pieds sur le carré me fit frissonner... On toussa et la sonnette fut tirée avec violence...

M. Villiers se levait pour ouvrir... je me jetai à ses genoux... je le conjurai de ne pas ouvrir cette porte. Il insista, et voyant l'obstination que je mettais à l'en empêcher, il était décidé à pénétrer ce mystère. Déjà il avait le doigt sur la serrure, quand une détonation se fit entendre... M. Villiers ouvrit brusquement, et ses pieds heurtèrent ceux d'Henri, dont la tête fracassée pendait sur les marches de l'escalier...

Madame Villiers garda un silence de quelques minutes, puis elle reprit :

— Maintenant, monsieur, vous devez être étonné d'une confiance que vous n'avez pas demandée et que je vous donne si entière et si complète. Oh! je vais vous dire une chose affreuse : Cette lettre, qui est tout mon secret, cette lettre que j'avais dictée pour empêcher sa mort, — cette lettre où son salut était écrit avec ma honte, elle est entre les mains d'une femme qui est mon ennemie : mon ennemie.... Oui, Édouard! car c'est M. Bresson lui-même qui ce matin m'a dit de la craindre. Il m'a dit : Mademoiselle Rambert est une femme méchante qui veut ta perte, et je l'ai cru, parce que je crois à tout ce qu'il me dit...

— Et comment avez-vous pu lui confier un tel secret?... demanda Édouard.

— Ah! j'oubliais de vous le dire!...

Depuis la mort d'Henri, je cache cette lettre, mon unique souvenir, derrière un double fond de ma table de toilette. Avant-hier, je l'avais posée sur mon piano pour la contempler, pour la relire : car, enfant que je suis, je lui parle comme à une confidente, je m'en pare comme d'un bijou. Ce papier, c'est encore nous deux : d'un côté, derniers vers de lui à moi, de l'autre, dernières paroles de moi à lui. Depuis l'affreuse journée que vous savez, je déposais chaque soir un baiser d'adieu sur cette lettre. Chaque matin ma pensée retournait à elle triste et pleurante. Avant-hier, c'était encore ainsi. Je l'avais devant moi, et mes yeux se reposaient sur elle, quand j'entendis la voix de M. Villiers. Tremblante, éperdue, je la glissai dans la partition de *la Gazza*... M. Villiers ne me quitta pas un instant, et le soir, pour la première fois, j'oubliai ma lettre... Hier, M. Édouard, j'ai prêté à mademoiselle Héloïse, la partition de *la Gazza*...

Édouard se leva et annonça à madame Villiers qu'il allait courir chez la famille Rambert, et qu'il tenterait



toutes les voies imaginables pour lui arracher une arme aussi dangereuse.

Une demi-heure après, Édouard revint. Il trouva madame Villiers appuyée sur M. Bresson, comme une fille sur son père... Un si prompt retour les étonna, et tous deux interrogèrent, sans parler, M. de Lonny.

— Tout a été inutile, dit Édouard, jamais Héloïse ne m'a reçu si froidement. Je me suis informé si elle avait trouvé un papier dans la partition de *la Gazza*... La famille Rambert a fait chorus pour me répondre que non.

— Bête et méchante! murmura M. Bresson.

— Que faire? s'écria douloureusement madame Villiers. Oh! je n'irai pas ce soir chez M. de Guerchy...

— C'est une folie, Emma, répliqua M. Bresson. Tu iras chez M. de Guerchy, et tu seras belle comme toujours, et ton mari glorieux de toi! Que cette petite s'avise de te faire du mal, et je lui promets une leçon! Ne vas-tu pas te laisser abattre, à présent... Mais aussi, comment diable as-tu conservé un pareil chiffon de papier chez toi, à quoi ça pouvait-il te servir?

— A quoi! mon vieil ami, à quoi il me servait! mais à m'absoudre d'un crime, d'un assassinat, de la mort d'un homme! Quand je le relisais ce papier, il me semblait que j'étais moins criminelle envers lui... C'était un témoignage de ma volonté... Il me servait à chasser le remords, à essuyer le sang dont j'étais inondée dans mes rêves!

— Oh! oui, tu avais raison, dit M. Bresson en lui baisant les mains. — Et Édouard fut profondément ému en voyant la sévérité logique et froide du vieillard, faire subitement place à une tolérance toute de sympathie et de consolation.

L'entretien dura encore quelques instans. M. Bresson rassura du mieux qu'il put Emma sur les suites de cet événement; puis il sortit en lui promettant de venir le soir la prendre avec son mari, pour aller chez M. de Guerchy.

Édouard retourna chez lui, pensif et désespéré. Il avait lu sur le visage de mademoiselle Héloïse, qu'elle ferait payer cher à madame Villiers de l'avoir emporté sur elle.

Le soir arriva; le bal de M. de Guerchy était brillant et nombreux. Édouard était arrivé l'un des premiers. Il espérait encore qu'un hasard heureux lui permettrait peut-être de feuilleter secrètement lui-même la partition de *la Gazza*, que mademoiselle Rambert ne pouvait manquer d'apporter... Il attendait.

On annonça M. et M<sup>me</sup> Villiers; le vieux Bresson les accompagnait. Madame Villiers, n'apercevant pas Héloïse, parut un instant soulagée, et vint se placer non loin d'Édouard, qui se rapprocha d'elle.

— Eh bien! demanda M. Bresson à Édouard; rien de nouveau?

— Rien! fit Édouard avec distraction, car il était occupé à regarder, dans le fond du salon, l'entrée quasi-triomphe de la famille Rambert. Mademoiselle Hé-

loïse s'était mise en frais immenses pour cette soirée, et M. Rambert portait discrètement sous son bras la lourde partition de *la Gazza*. Aussitôt qu'ils eurent salué l'amphytrion avec toute la cérémonie d'usage et indispensable vis-à-vis d'une notabilité de l'arrondissement, ils aperçurent madame Villiers, et se dirigèrent vivement dans un autre salon.

L'orchestre éclata avec force et précision. Musard était là, donnant à sa troupe le mouvement et la mesure, et déployant lui-même une chaleur et un enthousiasme qu'il avait loués à gros intérêts et pour la nuit entière à M. de Guerchy.

Le colonel de la légion, jaloux de varier les plaisirs de sa soirée, et ayant eu occasion d'entendre quelquefois la voix flûtée et assez agréable de mademoiselle Héloïse, alla lui-même la prier de passer dans le grand salon et de chanter quelque chose.

Mademoiselle Rambert fit toutes les minauderies réputées nécessaires en pareille occasion, articula cinq ou six fois un *non* qui voulait dire *oui*, et se laissa enfin entraîner au piano.

Le papa Rambert fit adroitement courir le bruit que sa fille allait chanter une romance de sa composition; et mademoiselle Héloïse, en musicienne de bon goût, préluda avec fracas, comme si elle allait exécuter les *Folies d'Espagne* ou la *Bataille de Prague*; puis elle se mit à chanter, au milieu d'un demi-silence ou d'un demi-brouhaha, la romance suivante sur un air mal accouplé aux paroles :

Viens avec moi, blanche colombe,  
Bien loin et sans retour;  
Aussi loin d'ici que la tombe  
Est loin du jour.

Ici, tout œil sur toi se pose;  
Je souffre, et suis martyr  
De voir faner si belle rose...  
Je veux partir!

Si tu refuses, jeune folle,  
Crains l'avenir;  
Car je dois, selon ta parole,  
Vivre ou mourir!

Cette romance n'était pas achevée que madame Villiers s'était évanouie. Ces paroles, ces vers étaient les derniers qu'avait faits Henri, et qui se trouvaient sur le verso de sa lettre à elle. On emporta madame Villiers dans un cabinet voisin, où son mari la suivit avec M. Bresson. Édouard se blottit dans un coin du salon, voyant bien que rien ne pouvait arrêter la mesquine et horrible vengeance de mademoiselle Rambert.

Un instant après, M. Villiers rentra et annonça tout bas à quelques personnes qu'il allait emmener sa femme, dont l'indisposition présentait quelques symptômes alar-



mans. Mademoiselle Héloïse l'entendit, lui adressa à ce propos quelques mots de condoléance, et tirant un papier de son sein, lui dit :

— Tenez, Monsieur, voici un papier qui était dans la partition de *la Gazza* que madame Villiers a eu la bonté de me prêter. J'y ai trouvé les jolis vers que je me suis permis de mettre en musique...

En disant cela, elle lui remettait le papier fatal...

Édouard n'eut que le temps de se lever et d'adresser à mademoiselle Rambert un regard écrasant de mépris; puis il se précipita dans l'autre salon. A peine y était-il, qu'il rencontra M. Bresson qui le cherchait.

— Qu'y a-t-il? demanda le vieux Bresson; Villiers est pâle de fureur. Il vient d'emmenner sa femme à demi-morte et respirant à peine...

— Ce qu'il y a! répondit Édouard; il y a qu'Héloïse Rambert a donné au mari la preuve de l'infidélité de sa femme!

— Je m'y attendais, grinça M. Bresson, en serrant les poings. Oh! sortons, sortons d'ici.

Ils descendirent précipitamment l'escalier. M. et M<sup>me</sup> Villiers venaient de monter en voiture.

Édouard et M. Bresson se tenaient silencieusement la main. Ils entendirent en même temps les sanglots qui partaient des stores et les accords joyeux qu'envoyait l'orchestre aux sombres brouillards de la rue.

— Éloignons-nous, dit Édouard; ce bruit me fait mal.

— Demain matin, M. de Lonny, vous irez chez madame Villiers, dit enfin le vieillard; car moi, je n'en aurais pas la force. Vous tâcherez d'apprendre ce qui s'est passé, et vous viendrez me le dire... A dix heures précises, je serai au café de la Régence.

### III

Dès neuf heures du matin, un vieillard était assis dans le café qui fait l'angle de la rue Saint-Honoré et de la place du Palais-Royal. Sa physionomie inquiète exprimait une attente douloureuse et pénible... Il s'était fait servir du kirsch, et il ne buvait pas... Ses yeux semblaient parcourir un journal. Quand dix heures sonnerent, son impatience s'exhala en murmures sourds, en exclamations étouffées, en demi-jurons quelquefois énergiques. Enfin, un jeune homme parut aux vitres, et fit signe au vieillard de sortir. M. Bresson paya vivement sa consommation imaginaire et alla rejoindre Édouard. Ce dernier n'était pas seul. Rose, la vieille domestique de madame Villiers, avait voulu l'accompagner.

— Eh bien! quelles nouvelles? s'écria le vieux Bresson.

— Ah! Monsieur, fit en pleurant la bonne fille; jamais j'en'ai vu pareille scène à la maison. Ma pauvre maîtresse! la débâcle est complète! Plus personne, Monsieur,

plus personne à la maison! Pas même moi, dont Monsieur ne veut plus entendre parler.

Et Rose recommença à pousser des cris.

— Plus personne! et pourquoi?

— M. Villiers, répondit Édouard, a signifié ce matin à sa femme qu'elle eut à partir aussitôt pour Andrésey où ils ont un pied-à-terre. Quant à lui, il s'occupe d'une séparation...

— Une séparation! cria M. Bresson avec rage, une séparation! La pauvre Emma répudiée par son mari, reniée par ce brave Villiers que j'aimais aussi comme un fils! Oh! elle malheureuse; et nous, nous, joués, dupés, bafoués par une petite bégueule de vingt-cinq ans! C'est honteux. Ah! je sens revenir mes forces; oui, je vais rajeunir, et lutter avec les événements comme si j'étais jeune et vigoureux... D'ailleurs, si Villiers veut agir ainsi, c'est qu'il est en colère. Cela se passera;... adieu... Je vais à Andrésey;... d'abord, parce qu'Emma est à Andrésey, et qu'avant tout il faut que je la voie; et puis après je reviendrai à Paris, je me roulerai aux pieds de Villiers, et il retournera avec sa femme, avec son Emma! — Rose, tu n'as plus de place;..... je te prends avec moi. J'ai le droit de t'emmenner. Viens à Andrésey; tu vas encore servir ta maîtresse... Adieu, M. de Lonny; nous reverrons-nous, je l'ignore! Mais promettez-moi, avant de me quitter, de cesser toute relation avec...

— Je vous le promets, interrompit Édouard; ne prononcez pas ce nom: il me fait horreur.

M. Bresson lui pressa cordialement la main, et s'éloigna pour aller prendre les voitures d'Andrésey.

Il était onze heures. Édouard suivit des yeux leur trace autant qu'il put; puis, il fut tout étonné de se retrouver oisif et désœuvré seul sur la place du Palais-Royal, environné de passans, vivant de cette vie remuante et générale, dont il avait perdu l'habitude depuis trois mois. Sa seconde excursion dans le monde était achevée. Il en rapportait des larmes et du dégoût; et, dans la balance, ce dernier l'emportait.

Alors il se souvint de Marie de Cheveuge, de sa belle Marie aux tresses blondes et flottantes, et aussi de sa sœur Amélie. Il se souvint en même temps d'une lettre qu'il avait reçue de celle-ci la veille, et qui lui annonçait le prochain retour de Marie. Cette idée le reposa. Il dit un second adieu à la société, la plaignit sans la maudire, pensa peut-être: A revoir! et dirigea ses pas du côté du Marais.

Un cabriolet faillit l'écraser; il y monta, nomma la rue Saintonge, et recommanda à son cocher d'éviter la rue Sainte-Anne.

Le cocher jugea, dans sa profonde sagesse, que son bourgeois était un braque ou un plaisant, et, sans répondre, il allongea à sa jument un coup de fouet qui la mit en belle humeur, et procura au voyageur l'avantage d'un temps de galop.

PAUL GENTILHOMME.



## LA PIERRE PHILOSOPHALE

ou

### LES ALCHEMISTES.

Le principal mobile des actions de l'homme, c'est l'intérêt. Ceux qui marchent à la tête de la société n'en ont pas d'autre, à plus forte raison, ceux qui marchent à sa suite. Les potentats, les conquérans, et même les brigands sont, à cet égard, les émules des hommes qui concentrent leurs efforts vers les travaux du cabinet. Les premiers cherchent, au bout de leur épée, l'or dont ils sont avides; les seconds se creusent le cerveau pour assouvir leur ambition : le but reste toujours le même.

Il ne nous convient pas de décider lequel est le plus légitime, de chercher le bonheur aux dépens de ses semblables et dans la destruction, ou de le chercher aux dépens de son propre repos, et pour ainsi dire dans la création de nouveaux produits. Tout ce que nous ferons remarquer, c'est que celui dont la destinée est d'abattre les têtes sur le champ de bataille, ou ailleurs, trouve presque toujours une mort prompte, s'il ne trouve pas la fortune; tandis que celui qui se consume dans la tension d'esprit ne trouve souvent ni l'un ni l'autre, et se voit encore au même point après de longues veilles.

Dans cette dernière catégorie, celle des gens d'étude et de méditation, il en est qui ont osé arborer une bannière portant pour devise : *Trouver le moyen d'avoir de l'or à sa guise et de la vie à souhait*. Autour d'elle, les sectes rivales ne tardèrent pas à se former, se disputant toutes l'honneur d'obtenir la palme.

Parmi les dénominations originales et fantasques que prirent les partisans de cette nouvelle doctrine, on distingua les Alchimistes, les Initiés, les Enfants de l'art, les Génies du mystère, les Cosmopolites, les Empirés, les Élus, les Philosophes hermétiques, les Souffleurs, etc. Réunis sous le nom banal de *Prédestinés de la nature*, chacun travaillait de son côté au grand-œuvre, au remède universel, à la philosophie hermétique, à la panacée cosmopolite, à l'art de revivifier notre nature décrépite; tous enfin exploitaient la même mine et tendaient à un but commun : *la richesse et l'éternité*.

Nul ne pouvait concourir ni être initié au secret de cette étude merveilleuse, s'il ne réunissait certaines

conditions personnelles. La capacité devait s'allier à un goût particulier pour les sciences occultes, le penchant de religiosité à une âme bouillante et audacieuse, une violente passion d'or, et une espèce d'avidité d'existence à une grande pureté d'âme. Enfin, il fallait de la grandeur de pensée, l'amour de son prochain, une conduite aussi virginale de sentimens que d'actions, une conscience sans reproche et une tranquillité d'esprit parfaite. Tant de perfections ne s'étant jamais trouvées la propriété d'un seul homme, il n'est point étonnant que le Créateur universel, le véritable, le premier, et sans doute le seul alchimiste possible, soit resté maître unique de son domaine.

Au dire de certains partisans de l'alchimie, cette science est de toute antiquité et sort de l'Égypte. Adam en connaissait les principes. Tubalcaïn et Noé furent d'habiles alchimistes. Moïse, s'il n'avait connu la science hermétique, n'aurait pu faire dissoudre le veau d'or. Saint Jean l'Évangéliste possédait la science infuse. Pline rapporte que Caligula fut initié dans ces mystères, et qu'il tenta de tirer de l'or du sulfure d'arsenic et de l'orpiment (*Auripigmentum*). Athénagore, philosophe chrétien, auteur d'un roman paru en 176 sous le nom de *Parfait amour*, cite quelques opérations de la science hermétique.

Les alchimistes ont inventé les fables les plus absurdes pour prouver ce qui n'a pas et n'aura jamais de fondement. Comme ils joignaient l'enthousiasme au mystère, le langage mystique à un grand appareil de magie, l'inquiétude que causèrent leurs manœuvres à quelques gouvernemens, attira sur eux une suite de persécutions. Dioclétien fit brûler tous les livres qui avaient trait à cette œuvre de Satan; César en fit autant : et, depuis le règne du christianisme, les papes et les rois ont lancé force bulles et décrets à ce sujet. Mais que peut la vigueur contre une croyance aussi enracinée? Que peuvent nos remèdes humains contre une folie héréditaire et primordiale?

Ce qui tendrait encore à faire considérer l'Égypte comme le berceau de l'alchimie, c'est la tradition qui existe à cet égard. Chez tous les peuples, en effet, on donne le nom d'Égyptiens aux sorciers, diseurs de bonne aventure, bohémiens, et généralement à tous les individus qui font métier de paraître en relation avec les puissances infernales.

Selon quelques autorités, l'alchimie ne remonterait qu'au troisième siècle, et aurait eu pour inventeur Zozime, de Panopolis, en Égypte. Ce serait lui qui conçut la première idée de la pierre philosophale et qui devrait supporter toute la responsabilité du temps qu'a fait perdre cette funeste utopie. Zozime pouvait, cependant, n'avoir primitivement d'autre intention que de prêcher la philosophie et de rendre les hommes plus vertueux. Peut-être, ne considérait-il cette recherche réelle que comme une allégorie propre à retracer sa pensée plus nette et plus perceptible aux intelligences encore barbares de son époque. En effet, il leur inspirait l'a-